

VINCENT RAVALEC

Projet d'éducation prioritaire

En couverture : trois dessins de Frédéric Fleury

Direction éditoriale : Loïc Néhou

Corrections : Georges Monti

Composition : *Le temps qu'il fait*

© *Mille et une nuits*, département de la librairie Arthème Fayard, 1996, 2006

ISBN 2-910946-62-2

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2007.

Tous droits de reproduction réservés.

Achevé d'imprimer en France en janvier 2007,

sur les presses de l'imprimerie *CMP* à Magnac-sur-Touvre.

Relié par *G. B. Façonnage* à Puymoyen.

ego comme x

5, rue Massillon – 16000 Angoulême – France

Tél. : 05 45 38 34 10 – Fax : 05 45 90 98 17

editions@ego-comme-x.com

www.ego-comme-x.com

Fayard

1. Un beau week-end en perspective

*Pour Valérie, Amélie, Benjamin.
Pour ma maman.*

– Bravo, avait approuvé M^{me} Légo, bravo, bravo, bravo...

Tout en ajustant le combiné dans le creux de mon épaule je m'étais fait la réflexion que cela rimait avec son nom, Légo et bravo, comme le début d'un poème Oulipo.

– J'espère au moins que ça ne vous dérange pas ?

Ma femme me regardait, les enfants aussi, j'avais l'impression d'un piège, un de plus, un traquenard affreux, pas besoin d'activer mon super sixième sens pour en avoir la certitude, j'étais cuit et fait comme un rat, elle m'avait sollicité pour participer au spectacle organisé par l'école pour la fête de fin d'année.

– Mais non, pas du tout, à votre service, je suis sûr que cela va être très amusant.

Elle avait encore voulu savoir si oui, vraiment, j'avais trouvé le sujet et le scénario réellement bien, c'est ce que lui avait transmis ma femme, oui, réellement bien, il a beaucoup aimé, alors que je ne l'avais pas lu, j'avais donc redit, si, franchement, sans l'ombre d'un doute, bien, et même très bien, et quand elle avait insisté pour approfondir la scène où Picolette embrassait Picolon, ne

risquait-on pas de glisser vers quelque chose d'un tannet trivial, je l'avais habilement coupée, je préférerais que nous parlions de tout cela de vive voix, me permettant enfin d'arriver à raccrocher, c'est ça, à après demain, le week-end n'avait pas encore commencé, j'étais déjà en nage.

– C'est bon, j'avais dit, j'y vais.

Ma femme avait poussé un soupir de soulagement, les enfants aussi, soucieux et inquiets de savoir si, oui ou non, j'allais pour une fois m'investir dans la vie locale, dans leurs vies, m'investir à fond dans le Grand Jubilé pédagogique. Il y avait cette année-là une commémoration, le millième anniversaire d'un notable quelconque, enfant du pays, qui avait marqué son temps d'une empreinte tenace puisque dix siècles plus tard il était le prétexte d'une immense nouba, un raout de la mort, devant normalement réunir toute la ville, le haut comme le bas, dans un château appartenant à la commune, l'ensemble des écoles, collèges et lycées ayant joint leurs efforts pour offrir aux citoyens émerveillés deux jours de rêve et de folie.

En ma qualité de metteur en scène de théâtre, j'avais tout naturellement été proposé pour faire le suivi de la pièce, clou de la soirée, qu'avait écrite M^{me} Légo, la professeuse de français.

– C'est cool, avait souri ma fille, c'est vraiment cool de ta part.

J'avais souri moi aussi, ma femme avait été chercher le scénario, le scénario de la pièce.

– Qu'est-ce t'en penses, avais-je demandé, après tout c'est elle qui l'avait lu, ça craint à fond ou bien ça peut aller ?

Elle avait fait remuer sa main, de façon expressive,

moyen, moyen-moyen, plutôt couci-couça, mais je pense que ça peut aller.

Relié avec des pinces métalliques, l'objet s'intitulait *La Valse des marionnettes*.

– Le titre est pas mal, s'en était mêlé mon fils, non, tu ne trouves pas ?

J'en avais convenu, certes, oui, pas mal.

S'il y avait quelque chose concernant les professeurs de ces écoles qui me venait à chaque fois inmanquablement à l'esprit, quelque chose de curieux, c'étaient leurs noms. La prof de français s'appelait donc M^{me} Légo, accompagnée de sa camarade M^{lle} Pomme, suivi de M. Poussin, le conseiller d'orientation du collège répondait au doux nom de M. Coq, étaient également présents M^{me} Égérie et M. Parapluie, avec un « t », donnant à tout cet ensemble une espèce de revue de Cluedo, j'appelle M. Coq, avec le parapluie, dans la bibliothèque.

La Valse des marionnettes commençait par cet avertissement : « Attends-toi, ô lecteur, à trouver dans ces pages (tirez) du dépaysement (tirez) du ravissement (tirez) et beaucoup d'affection. »

– Alors, s'était enquis ma femme, ça te plaît ?

La deuxième page détaillait la liste des protagonistes. Picolette et Picolon, les deux héros.

L'ours brun, leur comparse.

Le clown blanc.

Le nain Viper.

Et d'autres encore de moindre importance mais aux patronymes tout aussi évocateurs : Bichou, le baudet magique, ou Dromados, le dromadaire révolutionnaire.

Décidément, nous nagions en pleine fantasmagorie.

À dire vrai, j'étais plutôt agréablement surpris, l'ensemble était complètement loufoque et saugrenu, le

clown blanc, amoureux de Picolette mais meilleur ami de Picolon, le nain Viper distillant des petites pointes d'aigreur et de méchanceté, tout ça dans un mélange d'*Île aux enfants* et d'*Alice au pays des merveilles* revisité par l'École des loisirs, on était certes loin d'une consécration mondiale mais au moins avions-nous de quoi nous égayer un peu.

Il était prévu que je parte 48 heures à l'avance pour affiner la mise en scène, mettre un peu mon grain de sel et superviser l'ensemble de l'opération avant le soir fatal du Grand Jubilé pédagogique.

– Non, c'est bien, c'est original...

Mon fils avait allumé la télé, le château était à une cinquantaine de kilomètres de la ville, en pleine campagne, autant dire que j'étais bloqué trois jours entiers, sans échappatoire possible, j'avais essayé de noter quelques vagues idées de mise en scène possible, faire apparaître Picolon et sa complice par le biais d'une corde tendue au-dessus du public sur laquelle aurait été fixé un delta-plane, stratagème déjà utilisé avec succès dans une autre production, voire également l'utilisation possible de fumigènes et d'une chorégraphie entre les différents protagonistes de ce petit drame antique, mais au bout d'un moment, pris par le film, j'avais laissé tomber.

J'avais toujours professé à l'égard du système éducatif les plus grandes réserves, soulignant régulièrement auprès de ma femme les faiblesses et surtout la banalité de l'enseignement prodigué, terne et sans vie, et là, ma foi, force m'était de reconnaître qu'une étincelle avait jailli, Picolon et Picolette, en m'endormant j'avais encore imaginé un style possible pour les costumes, dans les tons rose pastel mais aussi panaché avec des choses plus crues, après tout pourquoi *La Valse des marionnettes* ne

serait-elle pas un franc succès, un triomphe novateur au sein d'une institution figée ?

Le surlendemain, ma voiture avait refusé de démarrer et j'avais dû partir en car, un car scolaire de la mairie, avec le gros de la troupe, M^{me} Légo, les autres profs et quelques parents d'élèves investis, comme moi, dans l'aventure.

– Bon courage, avait dit ma femme en m'accompagnant à la porte de notre pavillon, je suis sûre que tout va bien se passer.

2. Voyage en compagnie d'un chien mort

J'avais donc pris le chemin de l'école, mon petit cartable en bandoulière avec le scénario et un cahier comportant des pistes de mise en scène éventuelles, des feutres de plusieurs couleurs et une règle, soigneusement préparés par ma femme, plus quelques affaires de toilette, en route, en route pour le Grand Jubilé pédagogique, d'après ce que je presentais, nous avions du pain sur la planche.

Le car stationnait sagement devant le collège, plusieurs professeurs étaient déjà à l'intérieur, d'un seul coup j'avais une sorte d'impression bizarre qui me revenait, les départs pour la piscine avec la classe, ou les sorties, en fin d'année, chacun son petit pique-nique, et la classe hurlant des invectives à l'adresse du chauffeur.

J'avais cette sorte d'impression qui vous prend lorsque vous retrouvez quelque chose du passé de manière complètement incongrue, il faisait beau, c'était le printemps, presque l'été même, et malgré tout, je ressentais comme un léger début d'anxiété.

L'humain était le seul être vivant à s'occuper de ses enfants de cette manière, le seul à posséder un langage,

outil nécessaire à une transmission du savoir. Le seul à avoir créé des écoles. À part peut-être l'éléphant, encore que ce ne soit pas très sûr, le contact mère-éléphant petit-éléphant durait certes assez longtemps, il y avait eu une émission là-dessus, mais les éléphants n'avaient, à ma connaissance, pas de structures scolaires, on leur prêtait vaguement des cimetières mais pas d'écoles.

Le petit groupe m'a accueilli avec des saluts enthousiastes, M^{me} Légo en tête, le prof de musique a pris mon petit bagage pour le glisser dans la soute, j'ai gardé mon cartable avec moi, il y avait un grand type d'une quarantaine d'années avec un bandeau dans les cheveux, j'avais un sentiment d'étrangeté, une sensation de dédoublement, à côté du grand type on apercevait une soucoupe volante.

– Alors, en forme ?

Oui, j'ai dit, très, parfaitement. Le grand type m'a broyé la main, bienvenue dans le groupe des « Intermittents ». En plus de son bandeau, il avait un visage légèrement buriné et une chemise à carreaux qui lui donnait un air d'Indien un peu factice.

– Léon est accessoiriste pour le cinéma et la télévision, c'est lui qui a conçu les décors de la *Valse*.

Oui, j'ai réussi à prononcer, formidable. J'avais la bouche pâteuse comme après avoir fumé du mauvais shit.

Beaucoup de techniques pédagogiques avaient eu au départ des règles extrêmement coercitives. En ancienne Égypte par exemple, il n'était pas rare qu'un élève paresseux passe la journée les pieds emprisonnés dans un instrument de bois, obligé d'écrire sans relâche jusqu'à ce qu'il surpasse ses camarades. « On apprend la danse à un singe, on dresse les chevaux, on saisit un faucon par les ailes, je finirai bien par faire de toi un homme, vilain

garçon. » On avait retrouvé ce dicton égyptien gravé sur une tablette, preuve qu'il ne plaisait pas.

Le prof de musique avait des lunettes fines qui soulignaient la dureté de son regard. Je suis monté dans le car, le faux Indien Intermittent m'a fait une place dans le fond, quelques personnes nous ont encore rejoints, et puis le bus a démarré, j'avais des sifflements d'oreilles.

Je gardais un souvenir précis de ma première matinée à l'école, il y avait du bruit, des silhouettes agitées traversant la cour, telles des apparitions malveillantes, et le sentiment difficilement assimilable de se savoir seul et responsable face aux vicissitudes de l'existence.

– Ça marche en ce moment, non ?

Au début, j'avais pleuré, un peu, et puis les jours suivants, comme les autres enfants, je m'étais fait une raison.

– En tout cas, il y a un gros battage autour de vos pièces...

À Babylone aussi, il y avait des structures s'apparentant au système scolaire, on avait retrouvé des vestiges d'une sorte de collège pour jeunes filles et il était connu, des fouilles l'avaient mis en évidence, que le maître principal d'une école privée de la ville s'appelait Igmil-Sin et enseignait l'écriture, la religion, l'histoire et les mathématiques avec une grande rigueur.

– Franck-Ange, enchanté, nous sommes collègues, je suis moi aussi metteur en scène de théâtre.

– Ah, j'avais dit, ah oui ?

M^{me} Légo m'avait prévenu que la personne s'occupant de l'animation théâtre avec les scolaires serait également du voyage. J'ai redit ah, ah oui, formidable, il a enchaîné sur la situation culturelle aujourd'hui, les

goûts convenus du public et la difficulté de faire bouger les choses, en plus des sifflements d'oreilles j'avais des espèces d'éclairs blancs devant les yeux, la première maîtresse chez qui j'avais échoué m'avait causé une terreur sans nom, j'avais un jour malencontreusement laissé échapper les tourterelles en voulant leur donner à manger, et elle m'avait puni, pincé la joue et mis au coin, je n'avais pas pu aller faire pipi, elle avait dû m'oublier à l'heure de la récréation et je n'avais pas osé demander, si bien qu'à la fin, à bout, j'avais fait dans ma culotte.

– Bien sûr, pour vous, avec le soutien des médias, je suppose que c'est différent.

Les autres passagers, certainement tout énervés par cette petite sortie et l'aspect insolite de l'événement, s'étaient mis à chanter : « Jeanneton prend sa faucille / Et s'en va couper les joncs / En chemin elle rencontre quatre jeunes et beaux garçons / Larirette larirette... », vite remplacé par quelque chose de plus sérieux, « Mon grand-père et ma grand-mère ont l'habitude de coucher nus / Un soir mémère en colère a mordu pépé au cul ».

Mon camarade Intermittent, l'accessoiriste navajo, bramait d'une voix de stentor, accompagné par l'ensemble des professeurs qui y allaient eux aussi franco, « A mordu pépère au cul / A mordu pépère au cul ».

J'avais cru un instant que nous allions quitter immédiatement l'agglomération et mettre le cap sur le château, après tout il y avait du boulot en perspective, la représentation était le surlendemain et le lendemain même nous attendions l'adjoint au maire section culture et l'inspecteur d'académie, curieux certainement de voir quels prodiges scéniques auraient réalisés leurs ouailles, mais, délaissant la direction campagne, nous nous enfonçâmes

au contraire dans le centre-ville, puis vers les faubourgs extérieurs, à l'opposé exact de notre destination, m'obligeant au bout d'un moment à interroger M^{me} Légo sur ce circuit imprévu.

Je m'étais levé aux aurores pour la circonstance et j'aurais bien aimé en venir assez rapidement au vif du sujet.

– Ne vous inquiétez pas, nous avons juste quelques personnes à récupérer sur le chemin et nous sommes au château.

Mon collègue continuait sur la dimension sociale du spectacle, la force historiquement révolutionnaire du théâtre, lui au cours de ses nombreuses animations avec les primaires et les sixième-cinquième avait pu ressentir à quel point on touchait à des choses essentielles, le chauffage devait être détraqué, on crevait de chaud.

Vers le haut de la ville, un peu avant le quartier réputé difficile des cités, le bus s'est arrêté encore une fois, c'était le troisième arrêt depuis le départ, et une femme est montée, avec un cabas à la main d'où dépassaient deux oreilles de kangourou, les autres profs lui ont dit bonjour, ou fait la bise, en fonction de leur degré d'intimité et elle est venue s'asseoir sur un siège à deux rangées du mien tandis qu'une odeur pestilentielle se répandait autour de nous.

– Moya est malade, je suis obligée de l'emmenner, le vétérinaire pense qu'il a fait une attaque-moteur.

Petit, une fois, j'avais été attaqué par un chien. Un ami m'avait invité après l'école, oubliant qu'il avait un rendez-vous chez le dentiste, j'étais entré dans le jardin en toute confiance, ne me doutant pas du piège qui m'attendait, le chien m'avait sauté dessus, quelques mètres avant la maison désertée par mon camarade et ses parents.

– Je suis allée voir un spécialiste qui m'a pris quatre cents francs pour m'annoncer que Moya était fichue.

À cet instant, nous avons tous été propulsés vers l'avant, le chauffeur a crié : « C'est pas vrai ! Ça recommence ! », le cabas avec l'animal malade s'est retrouvé projeté dans l'allée centrale, il y avait un problème avec le bus, le moteur avait serré.

Je n'avais dû mon salut qu'à un sang-froid extraordinaire et à l'abandon de mon pistolet de pirate et de ma dague, menu objet immédiatement dévoré par le dogue. Je gardais depuis lors une profonde aversion pour les cabots de toutes sortes.

– Que se passe-t-il, avais-je demandé, une panne ?

Quarante-cinq minutes plus tard, nous étions toujours à la même place, le chauffeur, parti téléphoner avec le surveillant général, n'était pas encore revenu et le chien-kangourou, traumatisé par sa chute, était agité de tremblements nerveux que sa maîtresse s'efforçait, par des caresses et des affections, de réprimer. Nous tous, les professeurs et leurs acolytes, attendions patiemment sur le trottoir que les choses s'arrangent.

À onze heures quinze, nous étions encore là, le chauffeur, de retour, nous avait annoncé l'imminente intervention des sauveteurs, un second car, actuellement en route pour la piscine avec les CM2, devait être réquisitionné au plus tôt et nous emmener enfin à bon port.

Assis sur la pelouse de l'espace vert où nous étions réfugiés, notre petite troupe donnait quelques signes de relâchement, le prof de musique s'était allongé de tout son long et regardait le ciel, et M^{me} Légo avait remonté le haut de ses manches de manière à profiter au maximum des bienfaits du soleil.

– Le voilà, a soudainement crié M. Parapluit, notre vigie, dépêchons-nous, le voilà !

Le car-sauveur est venu stationner le long de son confrère indisposé, les professeurs de sexe féminin ont été invitées à monter, la proprio du clébard malade en tête, pendant que nous, les hommes, faisons la chaîne afin de transvaser d'une soute à l'autre les bagages divers, notamment la soucoupe volante de l'accessoiriste indien, objet mystérieux convoyé dans un but l'étant tout autant, j'avais les jambes qui flageolaient, comme si je couvais quelque chose.

Quand enfin le car s'est ébranlé, cette fois il fallait l'espérer sans arrêt jusqu'au château, il ne restait plus qu'une place à l'avant, à côté de la femme au cabas et des deux oreilles en dépassant, qu'une place face au chauffage là aussi détraqué et à la proximité intime de la puanteur abjecte que dégageait l'animal moribond.

J'ai pensé à cet instant que je n'aimais ni les chiens ni l'école et que j'avais fait une connerie d'accepter, et puis au moment où je cherchais dans ma poche un mouchoir pour me protéger de l'asphyxie, la puanteur s'est faite plus insoutenable encore et la voix cassée de ma voisine a bredouillé : « Elle est morte, je crois qu'elle est morte. »

J'ai fait semblant de ne pas entendre, la tête du chien toute tordue, avec un peu de bave qui coulait de la commissure des babines, semblait confirmer cette triste analyse, ses yeux vitreux ne cillaient plus.

– Il est mort, a encore chevroté l'autre, il ne bouge plus, il est mort.

Le chauffeur a accéléré de plus belle, je pense que tout le monde s'en tamponnait complet du décès, ou alors les gens n'avaient réellement pas entendu, c'était épouvantable ce cadavre à mes côtés, dans son sac à provisions,

avec les mains décharnées de sa maîtresse crispées sur les anses, et nous qui roulions vers la fête, sans souci aucun pour les malheurs du chien.

Quand enfin nous arrivâmes au château, j'avais pris en moi-même la décision d'inventer une excuse bidon et de trouver un moyen pour m'enfuir au plus vite.

3. Le château

Seulement, une fois sur place, bien évidemment, j'étais coincé, on a refait la chaîne pour descendre les bagages, M^{me} Légo et une autre ont entouré de leur sollicitude la malheureuse, le prof de travaux manuels a mis le chien et le cabas dans un grand sac poubelle en promettant d'offrir dès que possible une sépulture décente à Moya.

– J'ai le cœur brisé, disait la dame, brisé.

Mais bon, Moya était morte, et avec cette histoire de panne, on avait pris un retard considérable sur l'horaire, si bien qu'après avoir avalé une frugale collation, tout le monde s'est mis au boulot, chacun devait préparer ses ateliers divers, musique, poterie, poésie, démonstrations de mathématiques, une ébauche d'innovations pédagogiques, une seconde j'ai eu le flash de nous tous, en train de s'agiter et de courir d'un endroit du château à l'autre, dans une frénésie un peu vaine, et j'ai eu une sorte de sentiment de pitié pour le côté grotesque qui s'en dégageait.

Comble de malchance, lorsque je m'étais enquis des possibilités de joindre l'extérieur, on m'avait annoncé,

vraiment un hasard fâcheux, qu'une restructuration du réseau rendait l'usage du téléphone impossible dans un périmètre de plusieurs kilomètres.

– Je vous propose de commencer par le premier acte, de manière que vous vous rendiez compte de la direction prise, et que vous puissiez nous faire part de vos remarques et commentaires.

Nous avons récupéré pour la circonstance la Galerie des Glaces locale, une immense pièce en longueur agrémentée de portraits et de statues, je me suis assis en tailleur à un bout, l'accessoiriste à côté fumait une cigarette, par la porte-fenêtre on voyait la soucoupe volante, M^{me} Légo jouait Picolette, M. Benoit Picolon, M. Parapluit le nain Viper, M. Coq Bichou et M^{me} Égérie l'ours brun. Pour la répétition, aucun d'eux n'avait encore revêtu son costume.

Sur le fond, je n'avais pas grand-chose à ajouter aux idées déjà exposées, la pièce était loufoque, jouant sur une sorte de dérision burlesque du quotidien, par contre il m'a fallu un moment pour saisir que derrière les personnages se cachaient différents protagonistes de la vie du lycée, et que ce drame antique, les amours contrariées de Picolon et Picolette, n'était autre qu'une allégorie déguisée d'une histoire on ne peut plus contemporaine, celle de M^{me} Légo avec un jeune mathématicien frais émoulu de l'Université et venu au collège faire un stage, en l'occurrence M. Benoit. La passion des deux amants avait semble-t-il déchaîné quelque turbulence.

Picolette

Jamais nous ne céderons, jamais nous ne laisserons,
Décider pour nous le qu'en-dira-t-on.

D'autres figures du sérail Éducation nationale étaient également représentées, le nain Viper n'était rien de moins que le directeur de l'établissement, et l'ours brun l'inspecteur, un peu bête et parfois caractériel, à chaque réplique il y avait entre les gens présents des petits clins d'œil et des gloussements.

Picolon

Tendre, tendre aimée
Allons-nous à nos aînés
Perfides et venimeux
Permettre d'entraver
Le torrent, la source
Qui bouillonne et nous traverse ?

Lorsque j'étais à la maternelle, la maîtresse avait mis sur pied un petit orchestre dans le but de nous faire jouer quelques grands succès populaires, comme *Colchique dans les prés* ou *Cadet Rousselle*, et cette entreprise avait été pour moi la cause d'un grave traumatisme. Ne possédant peut-être pas autant que je l'aurais dû les aptitudes musicales requises, j'avais été, après un essai au tambourin, relégué à la cloche, disgrâce que j'avais déjà mal vécue, mais le pire c'est que même là j'étais soit à contre-temps, soit carrément hors du tempo, je n'avais pu tenir mon poste avec brio. On m'avait prié de rejoindre le groupe des obscurs qui composaient les chœurs. Profondément mortifié par ce que je ressentais comme une exclusion, j'avais certainement dû faire un blocage psychosomatique car ma gorge nouée n'avait plus produit qu'un son bizarre, ressemblant vaguement à un biniou en période de mue et, en définitive, j'avais échoué, petite chose blessée, sur un banc où je passais en

compagnie d'un coloriage la totalité des après-midi-concert.

Il m'avait fallu par la suite une force hors du commun pour envisager une carrière artistique.

– Alors, qu'en pensez-vous ?

La vérité c'est que c'était grotesque, au-delà même de ce que pouvait laisser suggérer le scénario. À la lecture, j'avais été vaguement amusé par le côté un peu fantaisiste de la chose, *de visu* il n'y avait rien à en dire si ce n'est que nous étions partis pour nous ridiculiser devant la totalité des parents d'élèves de la ville, le maire et ses adjoints, plus quelques personnalités du département.

– C'est plutôt marrant, non ?

L'Indien accessoiriste avait ouvert une porte-fenêtre et essayait de faire pénétrer la soucoupe volante à l'intérieur de la grande pièce.

– Très, avais-je vigoureusement approuvé, très...

Bon, se posait quand même la question de savoir ce que j'en pensais aussi sur le plan de la mise en scène.

– Très, avais-je redit, l'esprit un peu ailleurs, ce n'était pas du tout certain que le garagiste puisse me faire la voiture pour lundi, il avait toujours du retard. Très, très...

– La soucoupe est là, s'était manifesté Joe, qu'est-ce qu'on décide ?

Il avait déplié à côté de lui un costume argenté, un peu dans le genre des panoplies ignifugées de certains combattants du feu.

– Et pour la lumière, avait demandé Picolon, est-ce qu'on garde l'idée de la poursuite pour accompagner chacun de mes déplacements ?

À la fin de l'après-midi, j'avais la tête comme un tambour, la soucoupe volante, le chef-d'œuvre de Joe,

avait été amenée au cas où, pourquoi se priver d'un élément de décor aussi riche et porteur, nous avons donc rajouté un personnage, Bob le Martien, ayant pour fonction de parsemer le drame de petits commentaires pertinents, touche intelligente dans un océan de brutes.

Picolette

J'ai peur, Picolon
De devoir un jour te dire
Non.

(Intervention du Martien)

Bob le Martien

Quelle est donc cette interrogation terrible
Et quoi donc la motive ?

La soucoupe fonctionnait sur batteries qui alimentaient quatre roues motrices ainsi que des clignotants et un klaxon, et en la voyant péniblement se mouvoir sur le plancher de notre salle de répétition personne n'aurait songé à mettre en doute son potentiel d'impact sur les spectateurs.

Quant à la poursuite, ma foi, être adulte, n'était-ce pas avant tout savoir composer avec les paramètres parfois impitoyables du réel, Léon, encore lui, avait proposé une solution à base de torche de camping et j'avais abondé dans son sens.

Indubitablement, nous voguions toutes voiles dehors vers un triomphe.